PROJECT MUSE®

Histoire Populaire du Québec 1960 à 1970 (review)

Ivan Carel

The Canadian Historical Review, Volume 91, Number 2, June 2010, pp. 379-381 (Review)

Published by University of Toronto Press

DOI: <https://doi.org/10.1353/can.0.0312>

➔ *For additional information about this article*

<https://muse.jhu.edu/article/381750>

attention to the cultural dimension of institutions and events, and to developments outside Ottawa and in the non-governmental domain.

A more global approach, including a greater engagement with the historiography of imperialism and decolonization – notably the African experience of them – would have facilitated a more comprehensive treatment of the legacy of empire and race in Canadian foreign policy. Gendron provides some tantalizing glimpses of this in his recounting of how Canadian ‘mutual aid’ sent to France under NATO auspices was employed in Algeria, how Canadian officials were all too ready to redraw the map of North Africa to ensure it remained tied to the West, and the influence that the limited Canadian business presence in Africa had on Canadian policy. Indeed, Gendron depicts a Canadian complicity in the perpetuation of French imperialism. Moreover, it could reasonably be argued that Ottawa and Quebec City not only facilitated French *neo*-imperialism through the exportation of their constitutional rivalry to Africa, but were themselves guilty of neo-imperialism as they used aid dollars to tie the newly independent African states to their respective agendas. Despite such evidence, Gendron tends to accept Canadian anti-colonialism at face value.

The focus on intergovernmental relations, Cold War high politics, and an account of the Quiet Revolution dismissive of prior events means French Canada and Quebec are absent from a large swath of *Towards a Francophone Community*. There is scant discussion of the growth and evolution of French Canada’s pre-1960 links with the francophone world that were crucial precursors to the Francophonie. Quebec does not enter the narrative in sustained fashion until chapter 6, so that while Gendron’s point is well made about the Cold War’s impact on Canadian policy, he does not engage sufficiently with the elephant in the room: the anglophone orientation of Canada’s foreign policy establishment. In providing this account of Canada’s relations with francophone Africa and Ottawa’s efforts to respond to the Quiet Revolution’s international dimension, Gendron has done an effective job in peeling a number of layers of the onion, but one is left with the sense that there are many more to go through.

DAVID MEREN *McGill University*

Histoire Populaire du Québec 1960 à 1970. JACQUES LACOURSIÈRE. Sillery: Septentrion, 2008. 488 p. (illustré, index), 29.00\$ papier

Dans le même paragraphe de la préface au dernier chapitre de ce monument qu’est l’*Histoire populaire du Québec*, Paul-André Linteau affirme que Jacques Lacoursière est « peut-être le plus épicurien » et

« peut-être le plus méticuleux de nos historiens » (p. 7). De la part de l'un des auteurs de *l'Histoire du Québec contemporain*, il s'agit là d'une reconnaissance importante. C'est que le personnage est indissociable de son œuvre. Bien qu'il se défende d'avoir des « atomes crochus avec quelque idéologie que ce soit » (p. 438), Jacques Lacoursière n'est pas de ceux qui ont la prétention d'aseptiser l'histoire.

Dans son dernier livre, l'auteur retrace une période dont il a été le contemporain, et la tâche de résumer les événements qu'il a vécus en était d'autant plus ardue. Le pari a réussi en grande partie. Ce cinquième volume (mais non le dernier, comme la conclusion nous en fait la promesse!) porte donc sur la décennie 1960–1970 au Québec. Précisons tout d'abord qu'il existe peu d'ouvrages de vulgarisation portant exclusivement sur la Révolution tranquille et que, à ce titre, le dernier Lacoursière permet à nombre de passionnés d'histoire de se familiariser avec cette époque.

L'ouvrage comprend quatorze chapitres qui rassemblent des thèmes que l'auteur juge représentatifs d'un moment. Un découpage tant chronologique que thématique nous offre des allers-retours et quelques (rares) répétitions, et permet d'aborder certaines questions souvent réservées à des ouvrages plus spécialisés (la question amérindienne ou l'immigration) au détriment parfois de la contextualisation nécessaire à une compréhension de l'interaction entre les différentes sphères de la vie sociétale. L'auteur conclut son livre par la question des réformes municipales, de l'Île Jésus aux expatriés du Parc Forillon pendant la décennie suivante, sujet qui semble parachuté en fin d'ouvrage faute d'avoir trouvé une place adéquate ailleurs. Un chapitre consacré à la crise d'octobre retrace la progression du FLQ depuis 1966. Mais très peu de mots évoquent les tout débuts du FLQ, au moment où se déclencha un véritable électrochoc au cours des années 1963–1966.

Jacques Lacoursière prend le parti de miser sur les événements politiques et sur ce qui se passait en coulisse, événements très nombreux au cours de la décennie (notamment un très bon chapitre sur les relations fédérales-provinciales), et insiste sur le fait que, si les Libéraux ont pu engager le train de réformes qui a tant marqué l'époque, c'est que les années précédentes avaient permis politiquement, culturellement, économiquement et socialement, ce rattrapage. « La table était mise » pour que l'équipe du tonnerre parvienne ainsi à initier les grandes manœuvres qui allaient radicalement transformer l'État québécois. Et au-delà de cet État, c'est toute la société qui, de canadienne-française, devient québécoise, avec son lot de mutations sociales et culturelles (qui inaugurent le livre), dont les nombreuses

manifestations et protestations ponctuent la décennie. Si l'éducation connaît de grands bouleversements – qui ont parfois abouti selon l'auteur à « un beau gâchis » (p. 89) – c'est également que l'Église dans son ensemble perd son statut de balise incontournable. Sur ce point, il faut signaler que l'auteur parvient à bien décrire le découragement des catholiques réformistes après la parution de l'encyclique *Humanæ Vitæ* de Paul VI en 1968.

L'auteur, on l'a dit, est un vulgarisateur. Son livre présente donc les qualités et les défauts inhérents au genre, défauts qui ne manqueront pas d'agacer certains lecteurs. Jacques Lacoursière a toujours eu pour habitude de laisser longuement parler ses témoins. On salue donc ce travail de recherche, qui mène à des perles comme la lettre inédite de René Lévesque à Jean Lesage (p. 242). Par contre, l'analyse est parfois sacrifiée au profit de l'énonciation brute, noyée dans des anecdotes plus ou moins pertinentes. On a ainsi parfois l'impression de lire des capsules historiques décousues, sans cohérence dans le récit. On reproche depuis des décennies à l'auteur de ne pas citer ses sources, critique qu'il balaie du revers de la main en affirmant qu'« un chef ne donne pas ses recettes » (*La Presse*, 19 nov. 2008)! Certes, mais lorsqu'on prétend être un « journaliste du passé » (*Le Soleil*, 10 nov. 2008), on se doit de respecter certaines règles de vérification parmi les plus élémentaires. Le lecteur doit-il sans sourciller se fier aux innombrables « d'aucuns », « selon certains », qui émaillent le texte? On peut faire de l'histoire populaire tout en permettant aux lecteurs intéressés d'approfondir un sujet, d'accéder à une citation, à un auteur. Fournir ces outils n'aurait rien changé à la qualité de l'écriture ou à l'intérêt du grand public pour le livre. Ici, le récit est clos et ne permet pas ce dialogue avec le lecteur. Ce qui est d'autant plus dommage que le sommaire, qui se résume aux titres des principaux chapitres, ne fournit pas les indications qui pourraient être utiles à une recherche précise. Par contre, il reste l'index qui est quant à lui très complet.

Jacques Lacoursière est habitué à cette critique lancinante et prévient déjà que « le spécialiste restera sur son appétit » (p. 437). Il a écrit, malgré ces quelques critiques que pourront lui adresser les chercheurs universitaires, un incontournable de la vulgarisation historique, dans la meilleure tradition du genre. Il est incontestablement passé maître en ce type de récit. Le texte est alerte, ne manque pas d'humour, et relève le défi d'une narration qui ne cède rien à la rigueur. Les chercheurs déclarés peuvent apprendre beaucoup d'un tel historien.

IVAN CAREL *Université Concordia*